—Qui sait ? fit vivement l'enfant. Qui sait, si, tout à l'heure, elle ne va pas m'entendre... si, tout à l'heure, elle ne va pas se réveiller ?...

—Tu as la fièvre, dit vivement à son tour le médecin. Tes mains brûlent, ton front brûle... Pense à M. le comte qui a été si bon pour toi et à qui tu fais de la peine... Pense à moi que tu chagrines aussi... Viens !... viens !... Tu rentreras plus tard... Je te le promets...

Et le docteur entraîna le petit Maurice qui, maintenant, n'osait plus résister.

Mais, longtemps encore, on l'entendit rôder tout près de la maison, jetant toujours à travers ses sanglots des appels déchirants et désespérés.

—Pauvre petit, il l'aimait bien ! dit le docteur profondément ému.

—Et elle l'aimait bien aussi ! répondit M. de Belleruche.

—Elle était si bonne et si douce !... Et puis, comment n'aurait-elle pas aimé celui qui lui avait sauvé sa fille ?...

—Et maintenant !...

—Maintenant, c'est le dénouement que j'avais prévu...

—Vous, docteur !

—Oh ! depuis longtemps... Oui, depuis longtemps j'avais cru constater chez Mme Clotilde des symptômes inquiétants... les symptômes d'une très grave maladie de cœur...

—Elle avait tant souffert !

—Oui, je sais qu'elle avait passé des années bien dures... des années bien terribles...

—Des années atroces, docteur ! une jeunesse si douloureuse et si sombre qu'elle ne pouvait jamais en parler sans en avoir encore le frisson... sans en avoir encore l'épouvante...

—Pauvre femme !

—Oh ! elle ne m'avait pas fait toutes ses confidences, reprit vivement le comte ; mais cependant elle m'en avait dit assez pour que je ne puisse m'empêcher de la plaindre, et, disons mieux, pour que je ne puisse m'empêcher de l'aimer...

—Et puis, depuis le jour où elle m'avait demandé la permission de s'installer au chevet de Maurice... depuis le jour où nous avions vécu de la même vie, j'avais eu à tout moment l'occasion de mieux la connaître, ce qui veut dire de mieux l'apprécier.

—Une femme admirable, docteur !... une créature toute d'abnégation et de dévouement et qui, dans les soins qu'elle a prodigués au fils d'Yvonne et dans les attentions qu'elle avait pour lui, ne s'est pas montrée seulement une amie, mais une mère... Oui, une vraie mère, dans le sens le plus touchant et le plus sublime du mot.

—Combien de fois, dans les premiers temps surtout et alors qu'il ne fallait pas perdre de vue, une seule seconde, Maurice encore en danger... Maurice encore agonisant... combien de fois ne l'ai-je pas vue devenir aussi pâle et aussi défaite qu'elle l'est à présent !

—Combien de fois, après les fatigues d'une longue nuit passée toute entière à épier le souffle de l'enfant, ne l'ai-je pas vue chanceler en portant les deux mains à son cœur... à son cœur dont les battements l'étouffaient, à son cœur qui, d'un instant à l'autre, pouvait tout à coup cesser de battre !

—Et si parfois, touché jusqu'aux larmes de cette vaillance et de cet héroïsme, je voulais intervenir et la prier de se ménager un peu, je n'oublierais jamais avec quel air surpris elle me regardait, comme si, en risquant ainsi sa vie pour Maurice, elle n'avait fait que son devoir.

—Prenez garde ! lui disais-je en la grondant doucement. Vous avez toujours refusé que quel qu'un vous aide et, comme une jalouse, vous avez toujours voulu être seule auprès de ce pauvre petit... Oui, prenez garde qu'un jour vos forces ne trahissent votre courage !

—Mais savez-vous ce qu'elle me répondait ?... Mais savez-vous avec quels mots elle me fermait la bouche ?

—Et lui !... Et lui ! s'écriait-elle en me montrant Maurice. A-t-il calculé ses forces, quand il a arraché Suzanne aux flots qui l'emportaient... à la Seine qui allait me la prendre ?... Et vous voudriez que je fusse assez ingrate et assez lâche pour m'écouter et pour ne pas avoir assez d'énergie pour triompher de quelques défaillances... assez ingrate et assez lâche pour ne pas lui payer la dette que je lui dois... la dette sacrée que je ne pourrai jamais lui payer !...

—Allons donc !... Serait-ce possible !... Et vous-même, monsieur le comte, oui, vous-même, si je pouvais suivre vos conseils, que penseriez-vous de moi ?...

—Où docteur, voilà ce que cette femme de grand cœur me disait, me répondait !

—Et maintenant qu'elle était sortie de la misère et de la pauvreté ajouta M. de Belleruche, dont la voix devenait de plus en plus sourde d'émotion : maintenant qu'elle aurait pu trouver peut-être l'oubli de tout ce qu'elle avait enduré et souffert ; maintenant qu'elle avait eu la joie de retrouver sa fille et que le bonheur semblait enfin vouloir lui sourire ; maintenant elle s'en va, la pauvre femme !... la pauvre martyre !... elle s'en va sans avoir connu la nouvelle

existence qu'elle rêvait de se faire... avant d'avoir réalisé le rêve qu'elle caressait !...

—Elle s'en va tuée, assassinée, frappée en plein cœur par je ne sais quel coup terrible et mystérieux dont la pensée fait trembler !... Elle s'en va, victime d'un crime qui restera peut-être impuni !

Et, les bras croisés, le comte de Belleruche, tout pâle, venait d'arrêter son regard sur Clotilde... sur Clotilde qui conservait toujours son effrayante immobilité de cadavre et qui cependant entendait tout !... et qui cependant comprenait tout !...

Jusqu'alors le comte avait parlé très bas et comme on parle dans la chambre d'un mort.

Mais, brusquement, et sans qu'il s'en aperçût, sa voix, tout en restant toujours profondément émue, devint plus forte, plus vibrante.

—Oui, elle s'en va, reprit-il, et, demain, de cette malheureuse femme qui méritait un meilleur sort, il ne restera plus que le souvenir que nous en garderons, sa petite Suzanne et nous... il ne restera plus que l'humble tombe où les rares amis qui l'ont connue pourront venir s'agenouiller encore !

—Mais que n'a-t-elle parlé !...

—Oui, pourquoi tes lèvres, closes à présent pour toujours, n'ont-elles laissé plus tôt échapper leur secret ?...

—Car le coup qui t'a frappée, peut-être pouvais-tu le prévoir ?... Peut-être aurais-tu pu l'empêcher ?... Peut-être te méfiais-tu du misérable qui t'a si lâchement et si terriblement atteinte... Peut-être, enfin, un mot de toi... un seul mot que tu aurais dit jetterait-il maintenant un peu de lumière dans cette si étrange et si ténébreuse aventure ?...

—Mais, ce mot, tu ne l'as pas dit... Mais, ce secret, tu l'emportes avec toi...

—Et cependant si je veux retrouver ta fille... si je veux arracher ta pauvre enfant à son infâme ravisseur, il faut que je le sache... il faut que je l'apprenne... Mais qui me le dira ?... Oui, qui donc ?... qui donc ?

—Moi, peut-être, monsieur le comte, dit vivement et doucement le docteur.

M. de Belleruche venait brusquement de se redresser et le regardait tout saisi.

—Que voulez-vous dire ? fit-il.

—Écoutez-moi...

Et le docteur, posant sa main sur le bras du comte et baissant de plus en plus la voix :

—C'est une idée qui m'était déjà venue dès le premier moment, dès la première minute où j'ai appris la singulière disparition de la petite Suzanne, et qui vient de me revenir encore...

—Et cette idée ? fit anxieusement M. de Belleruche.

—Cette idée peut me tromper, mais je crois cependant qu'elle mérite que l'on s'y arrête... Cette idée, c'est que le ravisseur pourrait bien n'être, peut-être, que le père même de l'enfant...

—Son père !

—Oui, son père !... Oh ! mon idée peut paraître un peu bizarre et un peu romanesque au premier abord, mais réfléchissez-y un instant et je suis convaincu qu'elle finira par vous frapper comme moi...

—Son père ! murmura le comte de plus en plus saisi.

—Car, autrement, reprit vivement le docteur, comment expliquer l'enlèvement de la petite Suzanne ?... Nous n'en sommes plus, n'est-ce pas, à croire aux bohémien voleurs d'enfants ?... Par conséquent, celui qui a commis ce crime-là avait donc un intérêt à le commettre... Or, qui donc aurait pu avoir cet intérêt-là, sinon celui que je soupçonne ?...

—Pourtant, docteur...

—Dites, monsieur le comte.

—Il est bien certain qu'il doit y avoir derrière la disparition de la petite Suzanne un mobile que nous ignorons, et que ce n'est pas seulement là un simple hasard, un simple accident...

—Certes, non !

—Mais vous oubliez que le misérable que la pauvre femme croyait son mari l'avait abandonnée peu de temps après la naissance de la petite Suzanne et que, très certainement, elle n'avait plus dû le revoir depuis cette époque-là...

—Qui sait, M. le comte ? interrompit vivement le médecin. La vie est faite de tant d'imprévus et de tant de hasards que tout est possible. Qui sait si, en effet, après l'avoir perdu de vue pendant tant d'années, elle ne s'est pas encore une fois trouvée en face de cet homme... de cet homme qui, alors, loin de vouloir encore la fuir, n'aurait plus eu, au contraire, que le désir de se rapprocher d'elle ?

—Pourquoi ?

—Vous ne comprenez pas ?

—Je l'avoue.

—En effet, un homme de cœur comme vous ne peut comprendre la turpitude et la bassesse de certains êtres... Eh bien...

Mais le comte venait d'un geste rapide, de lui couper la parole ; puis, lui montrant Clotilde, toujours semblable à une morte :